

—Je suis garçon, répondit l'ex-contremaître avec un sourire.

—Je vous offre donc un appartement dans ma maison. Vous ne le refuserez pas.

—Non certes, et je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

Jacques Garaud ajouta tout bas :

—Avant trois mois je serai le gendre de James Mortimer ! Décidément le diable est pour moi !

Le reste de la journée s'écoula rapidement. Le dîner fut gai, amplement arrosé de vin de Champagne, et on se sépara fort tard.

Une fois dans sa cabine et étendu sur sa couche étroite, l'ex-contremaître ne dormit pas. Des préoccupations de plus d'une nature assiégeaient son esprit. Le misérable venait de profiter, avec une merveilleuse habileté, de l'occasion qui se présentait à lui. La fortune lui souriait. Il allait, en arrivant à New-York, toucher un million et partager tous les bénéfices de la fabrique de James Mortimer. De plus, il se croyait certain de devenir à courte échéance le gendre de l'ingénieur. Tout cela était splendide.

Seulement, sinon pour signer l'acte d'association, du moins pour épouser Noémi, il faudrait présenter des papiers en règle. Ces papiers, il ne les possédait point et, quand il les ferait réclamer en Bourgogne, ne répondrait-on pas :

—Paul Harmant est mort !

La réflexion rassura quelque peu l'ex-contremaître. Il suffirait de demander copie de l'acte de naissance de Paul Harmant et des actes mortuaires de son père et de sa mère. L'usage auquel étaient destinés ces actes ne regardait personne. Restait Ovide Soliveau.

—C'est à lui que je dois d'avoir joué ce soir mon rôle d'une façon si complète, pensait Jacques. Mais il est dangereux. Ses doutes sur mon identité, s'il en a de naissants, peuvent grandir. Dans tous les cas, il revendiquera sans cesse auprès de moi son titre de cousin, ce qui sera gênant et ridicule. Il faudrait le tenir dans ma dépendance. Mais comment ? J'aviserais.

Un peu avant la fin de la nuit Jacques Garaud s'endormit. Il avait chassé les idées noires et se disait avec un effrayant cynisme :

—Les plans de mon ci-devant patron m'ont porté bonheur.

A onze heures du matin James Mortimer, sa fille et le faux Paul Harmant se trouvaient réunis au salon de conversation avant le déjeuner. La journée presque entière fut employée par les deux hommes à établir les bases de l'acte de société ; des signatures préliminaires furent échangées et l'Américain remit au Français un chèque d'un million payable à vue chez le banquier Richard Davidson. Un peu avant le coucher du soleil on monta prendre l'air sur le pont du paquebot. Beaucoup de passagers s'y trouvaient déjà, regardant avec des lunettes marines un navire qui marchait dans la direction opposée, allant d'Amérique en Europe, et qui devait passer à quelques encablures du "Lord-Maire."

Jacques laissa Mortimer et Noémi les yeux fixés sur l'horizon et se rapprocha du gaillard d'avant. Il songeait à se concilier la bienveillance de son prétendu cousin en mettant quelques louis à sa disposition. Sur le gaillard d'avant comme à l'arrière du paquebot, et pour le même motif, la foule était nombreuse. L'ex-contremaître fouilla du regard cette foule qui s'entassait le long du bordage de droite, et il aperçut Ovide Soliveau.

XXXVIII

Jacques allait s'avancer pour rejoindre le Dijonnais, mais brusquement il s'arrêta. Ovide venait de se placer derrière un homme âgé déjà qui s'accoudait sur le bastingage. Une lame d'acier, que cependant il cherchait à dissimuler, brillait dans sa main droite. L'attitude de Soliveau parut singulièrement suspecte à Jacques Garaud qui riva sur lui ses yeux. Il le vit allonger sa main gauche vers le pardessus du passager placé devant lui et lui en relever légèrement les pans. Jacques aperçut alors une sacoche de cuir suspendue à une mince courroie passée sur l'épaule. Ovide, se croyant bien caché par un groupe attentif à la marche du steamer qui s'avavançait à toute vapeur, étendit la main droite. La lame d'acier brilla. Le vieillard fit un mouvement. Le Parisien laissa retomber les pans du par-

dessus. Jacques Garaud comprit à l'instant même ce qui se passait :

—Ah ! ah ! murmura-t-il, le cousin Soliveau me semble avoir plusieurs cordes à son arc. Au métier de mécanicien, il ajoute celui de "voleur à la tire !" Le gaillard cumule ! Pour le moment, il en veut à la sacoche de ce pauvre vieux bonhomme qui ne se défie point.

Soudain le faux Paul Harmant fronça le sourcil et sentit un petit frisson courir sur sa peau.

—Tonnerre, se disait-il avec épouvante, s'il était pris à commettre ce vol, pincé en flagrant délit, on l'arrêterait et il se recommanderait de moi ! Cousin d'un voleur ! Ce n'est pas ça qui consoliderait une situation auprès de James Mortimer ! Il faut empêcher un si fâcheux incident de se produire, et je vais...

Jacques n'acheva point sa phrase. Une autre pensée lui tranchait l'esprit.

—Je le tiens ! pensa-t-il ; le hasard vient de m'envoyer le moyen que je cherchais cette nuit. Le drôle est à moi pieds et poings liés !

Reprenant alors sa marche un instant interrompue, il se trouva à deux ou trois pas d'Ovide Soliveau qui ne se doutait point de son approche. Le steamer, en ce moment, croisait le paquebot. A la pointe de l'un de ses mâts se déployait le pavillon tricolore. Une voix cria :

—C'est un navire français ! Bonne route ! Bonne route !

Toutes les têtes se decouvraient, tous les bras s'élevèrent, agitant les chapeaux, et cent voix répétèrent ces deux mots :

—Bonne route !

Les passagers du steamer français répondirent par des acclamations pareilles, et les deux navires continuèrent leur chemin, s'éloignant aussi vite qu'ils s'étaient rapprochés. Le vieillard, porteur de la sacoche convoitée par Ovide, était un des plus enthousiastes. Il agitait frénétiquement son chapeau. Le Dijonnais guettait le moment opportun et n'avait garde de le laisser échapper. Tandis que le passager levait le bras et criait à pleine gorge, Ovide glissa sa main gauche sous le pardessus, puis envoya sa main droite rejoindre la gauche. Une lame de rasoir trancha net la courroie et, moins d'une seconde après, la sacoche ayant changé de maître, se trouvait cachée sous la vareuse d'Ovide. Celui-ci fit alors volte-face en pirouettant sur ses talons et se trouva face à face, ou, comme on dit vulgairement, "nez à nez," avec son prétendu cousin. Le faux Paul Harmant, immobile, les sourcils froncés, l'air sombre et sévère, étendit le bras et laissa retomber sa main sur l'épaule du mécanicien. En même temps, d'une voix étouffée, il lui jetait ces mots au visage :

—Que viens-tu de faire, voleur !

Ovide chancela et devint très pâle. Cependant il ne perdit pas tout à fait la tête, et balbutia :

—Hein ? quoi ? Qu'est-ce que tu dis, cousin ?

Jacques lui saisit le poignet et l'entraîna dans un endroit isolé.

—Je dis, reprit-il les dents serrées, je dis que j'ai tout vu, que tu es un misérable, et que tu vas me remettre à l'instant le sac de cuir volé par toi à l'homme derrière qui tu te trouvais !

Ovide, se sentant pris, fut frappé d'épouvante.

—Pitié ! grâce ! fit-il éperdu, cousin, je t'en supplie, ne me dénonce pas. Oui, je suis un gredin ; oui, c'est vrai, j'ai volé. Mais ce n'est point ma faute. Le désir de me trouver riche me rendait fou, je ne savais ce que je faisais.

—Silence ! commanda le faux Paul Harmant. Tu viens de commettre un crime que rien au monde ne peut rendre excusable ! Quand je pense que tu es de ma famille et que tu la déshonores, je ne sais qui me retient de te briser la tête d'un coup de revolver, ou de te conduire au capitaine du paquebot et de lui dénoncer ta honteuse action.

Ovide chancelait sur ses jambes. Ses dents claquaient.

—Non, non, non, bégaya-t-il, tu ne feras pas cela. Pitié pour un malheureux égaré. Pardonne une faiblesse.

—Une faiblesse dont tu dois être coutumier, si j'en juge par ta dextérité, par le sang-froid, par l'adresse dont tu as fait preuve.

—C'est la première fois, je te l'affirme ! je te le jure !

—Ne jure rien ! Me crois-tu par hasard assez naïf pour croire au serment d'un voleur ?

—Cependant...

—Tais-toi, et donne-moi ce sac !

Ovide tendit l'escarcelle à Jacques Garaud qui la prit et continua :

—Tu sais ce qu'il y a là-dedans ?

—Oui ; de l'or et des billets.

—Pour quelle somme ?

—Soixante mille francs, à peu près.

—Bien. Attends-moi là.

Le Parisien regardait avec stupeur son prétendu cousin.

—Que vas-tu faire ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

—Tu ne le devines point ?

—Non.

—Je vais rendre cette fortune à son légitime propriétaire.

—Mais... commença Ovide en frissonnant.

—Pas un mot de plus !

Et après avoir accompagné ces paroles d'un regard sévère, l'ex-contremaître se dirigea vers le passager aux cheveux blancs.

—Pardon, monsieur, lui dit-il en l'abordant et en lui présentant le sac de cuir. Cette sacoche est bien à vous ?

Le voyageur porta vivement la main à son côté.

—Volé ! s'écria-t-il avec effarement.

—De quoi vous plaignez-vous, puisqu'on vous rend votre bien ? reprit Jacques en souriant. Voici l'escarcelle qui vous manque. Voyez si le contenu est intact.

Sans perdre une seconde, le vieillard tira de sa poche une petite clef, ouvrit précipitamment la sacoche que Jacques venait de lui remettre, et en visita le contenu.

—Non, non, il n'y manque rien, fit-il ensuite avec joie. Tout y est bien ! Toute ma fortune, monsieur ! Soixante-dix mille francs, difficilement amassés en trente années de travail, et que je porte à ma fille ! Mais comment cette sacoche se trouve-t-elle entre vos mains ?

—Veillez me suivre, je vous l'expliquerai.

Et le prétendu Paul Harmant se dirigea vers Ovide qui, pâle comme un mort, suivait du regard tous ses mouvements. Le vieillard l'accompagna. Jacques s'arrêta en face d'Ovide dont les jambes flageolaient et qui aurait donné beaucoup pour se trouver en ce moment dans le plus obscur réduit du fond de la cale.

—Voilà l'homme qui vous a volé, dit l'ex-contremaître, et, comme le passager voulait parler il l'interrompit en continuant : Je connais ce drôle et je désire qu'il ne soit point arrêté, ce qu'il mériterait cependant, mais j'exige qu'il vous fasse l'aveu de son crime et qu'il sollicite votre pitié.

Il n'y avait pas à hésiter. Ovide s'empressa de balbutier d'une voix éteinte :

—J'avoue... monsieur... j'avoue... et je vous supplie de me pardonner.

—Je vous pardonne à la requête de monsieur, répliqua le passager d'un ton méprisant. Allez vous faire pendre ailleurs, car la potence vous réclamera certainement un jour ou l'autre. Je me souviendrai de votre visage ! Moi aussi je vais à New-York et je connais monsieur Mortimer chez lequel vous allez travailler. Vous m'avez raconté tout à l'heure le but de votre voyage. Je vous écoutais trop confiant, et je me figurais naïvement avoir affaire à un honnête et habile ouvrier. Vous pouvez être habile, mais vous êtes un gredin, et il suffirait d'un mot de moi pour ouvrir les yeux à votre patron.

Ovide bégaya quelques mots de supplication à peu près indistincts.

—Je devrais le faire, poursuivit le passager.

Jacques intervint.

—La leçon lui suffira, dit-il, au moins je l'espère. Je vous demande pour lui le silence sur cette triste affaire. Je vous répète que cet homme m'est connu. Je connais aussi sa famille. Elle est des plus honorables. Sa punition et son déshonneur retomberaient sur elle.

—Pour sa famille, et surtout pour vous, monsieur, qui m'avez rendu ma fortune volée, je garderai le silence. Mais je veux connaître le nom de cet homme. S'il refusait de me l'apprendre, je le chercherais sur la liste des passagers.